



19 août 2014

n° 87



L'Écho des Riches-Lieux

Bulletin de la Société d'histoire des Riches-Lieux

ÉDITORIAL

Fierté

Comme mentionné dans l'article de l'Écho de juin # 85, la ligne à suivre, qui ne laisse aucun doute, est d'informer les Québécois(es) de la grandeur de leurs prédécesseurs pour développer leur sentiment de fierté. La nation canadienne-française doit garder en mémoire ses origines, peu importe les choix qu'elle fait. Pour contribuer à cette réflexion, vous trouverez dans ce numéro le texte Attitudes écrit par M. Onil Perrier.



© Luc Charron

La 33^e édition du Vieux Marché, cette année avec son thème: apothicaires, médecin ou charlatan a été une fois de plus un franc succès. Ce festival est devenu un incontournable pour Saint-Denis et la Société d'histoire des Riches-Lieux est fière que ce soient ses deux membres émérites, Mme Berthe Chayer et M. Onil Perrier, qui en ont été les fondateurs.

Une particularité de cette fête qui a tendance à diminuer est le port de costumes d'époque. La SHRL pourrait faire la promotion de cette partie de la fête et encourager ses membres à se costumer et à participer encore plus intensément à cet événement.

Comme vous voyez, ce ne sont pas les occasions qui manquent pour jouer notre rôle.

Guy Archambault

Président de la SHRL

Le Vieux Marché de St-Denis, un succès!



© Luc Charron

Apothicaire, médecin, ou charlatan?
Nos médecins...suite p. 3

Conférence de Micheline Bail

Frontenac : T2. L'embellie



© Micheline Bail

La Société d'histoire des Riches-Lieux est fière de présenter Mme Micheline Bail auteure de romans historiques. Elle nous entretiendra sur son deuxième tome racontant « Frontenac : L'embellie », celui-ci relatant la suite et la fin de la lutte sans merci menée par les Canadiens et leurs alliés autochtones pour échapper aux menées anglo-iroquoises destinées à bouter la Nouvelle-France à la mer et à prendre le contrôle de son réseau commercial.

Nous vous attendons, le mardi 16 septembre, 19 h à la sacristie de l'église de Saint-Denis, 636, chemin des Patriotes. Pour information : 514 484-5107

Entrée libre pour tous.

Site de l'auteure : <http://www.michelinebail.com>



VIE DE LA SOCIÉTÉ

ATTITUDES

Après quatre années de débat autour des objectifs de la Maison nationale des Patriotes, notre Société croit préférable d'y mettre un terme. Le président a expliqué dans le numéro 86 comment il voit les choses. J'ai été à l'origine de ce débat, je crois utile de reproduire ici le texte que j'ai lu à l'Assemblée générale du 17 juin.

Le débat du mot « apprécier »

Le phénomène « Patriotes » a revêtu une telle ampleur dans notre Histoire qu'on doit à tout prix en parler. De 10 000 à 12 000 hommes ont pris les armes; 200 sont morts dans les batailles; 1200 ont été emprisonnés; 100 ont été condamnés à mort; 12 ont été pendus et 58 ont été exilés pour cinq ans en Australie; 40 villages ont été incendiés en tout ou en partie. Imaginons les souffrances des femmes et des familles... Ce n'est pas rien!

Que ce soit à l'Université, au Cegep, dans l'enseignement primaire et secondaire, en politique et surtout dans un endroit comme la Maison nationale, le Québec ne peut faire abstraction de ces événements.

Face aux Patriotes, les Québécois adoptent différentes attitudes :

- on peut faire comme les Ontariens et NE PAS EN PARLER. En effet, dans la province voisine, même s'il y a eu plus de batailles, plus de morts, plus de pendus et plus d'exilés, on a choisi d'en parler le moins possible; on a même démoli le plus majestueux monument élevé à leur mémoire, à Niagara près des chutes;



Nouveau guide

Très bientôt, quand vous viendrez consulter notre immense richesse documentaire, un guide sera disponible, décrivant tout ce qu'on trouve à l'école. On y verra la liste des périodiques reçus, des dossiers étoffés, de nos collections de drapeaux, d'affiches, de mises en scène et de panneaux historiques. En cartables, on trouvera à côté les historiens des Patriotes, les écrivains et divers personnages depuis 150 ans. On vous y attend. O.P.

- revenons au Québec : au niveau universitaire, dans les départements d'histoire, on en parle peu, mais on le fait AVEC RIGUEUR : on présente les deux côtés du conflit, on va au fond des problèmes, on montre les personnages et leur influence par la suite; on oublie parfois la terrible répression incluant l'incendie du Parlement à Montréal en 1849;

-partout ailleurs au Québec, beaucoup de gens parlent des Patriotes avec VIGUEUR et même avec CHALEUR; si on est descendant de ces défenseurs de la patrie, si on a compris l'importance de leur lutte et le courage qu'ils ont manifesté; ces HÉROS méritent l'admiration des générations nouvelles; les Québécois plus POLITISÉS ont compris le TRIPLE OBJECTIF que ces gens poursuivaient; ils font les constats suivants :

1. les Patriotes voulaient des INSTITUTIONS DÉMOCRATIQUES : les deux Canadas les ont obtenues, au moins partiellement, en 1848; mais le rapport Durham a bien précisé que cela devait servir à minoriser les francophones; c'est ce qui est arrivé dès 1855 grâce à une immigration massive;
2. les Patriotes voulaient la RECONNAISSANCE NATIONALE de leur peuple : celle-ci a été partiellement obtenue en 1867, mais niée dans la constitution de 1982; le Parlement canadien a reconnu en 2006 que les Québécois forment une nation, mais en soulignant que ça ne voulait rien dire...
3. Les Patriotes voulaient aussi la LIBERTÉ POLITIQUE de leur nation : celle-ci a été obtenue à 40 % en 1867, mais elle a été réduite à 30-35 % en 1982.

Face à ce triple blocage, les fédéralistes concluent que la situation est vivable; ils adoptent le point de vue des Anglo-Canadiens; ils considèrent les Patriotes comme des rebelles et même comme des révolutionnaires.

Par contre, les souverainistes sont convaincus que les Patriotes ont entrepris une oeuvre qu'il faut compléter; ils ne se gênent pas pour l'affirmer quand ils rendent hommage à ces héros.

Le débat va continuer longtemps au sein de la nation québécoise!

Onil Perrier

Le député au champ de bataille

Répondant à une offre faite à la Fête nationale, M. Simon Jolin-Barrette a tenu à visiter en ma compagnie le champ de bataille de Saint-Charles. C'est la quatrième fois que notre Société entreprend des démarches, avec la municipalité de Saint-Charles, pour que cet endroit important soit mis en valeur. Mais avec les restrictions qu'on nous annonce en culture, il faudra une cinquième fois! O.P.



ÇÀ ET LÀ

Frontenac et son canon

Peu de gens remarquent dans la façade de notre Assemblée nationale que le gouverneur Frontenac figure avec son fameux canon. Autrefois, notre professeur d'histoire faisait grand cas de sa réponse aux envoyés de Phipps en 1690 : « Je répondrai à votre maître par la bouche de mes canons. » Ce qui fut dit fut fait et l'escadre britannique dut fuir! O.P.



Michel Tétreault, ambassadeur

Nous sommes heureux de voir que notre ancien trésorier a été reconnu comme ambassadeur par la municipalité de Saint-Charles. C'est un honneur bien mérité. Durant plusieurs années, M. Tétreault a soutenu les projets et géré nos biens comme trésorier. O.P.

Mouton-Village à Saint-Charles

M. Richard Fontaine et son équipe méritent des félicitations pour le magnifique jardin de fleurs et de légumes qu'il a implanté près de sa bergerie. Avant que l'automne endorme tout cela, arrêtez voir cette merveille aux limites de Saint-Charles. O.P.

Le p'tit bonheur est là!

Félix Leclerc : 100 ans

On a souligné avec raison le centenaire de la naissance de ce grand chansonnier. Il a ouvert la voie à plusieurs autres qui ont bâti un trésor de chansons bien faites, poétiques, dix fois meilleures à tous points de vue aux supposés succès américains. Nos médias gagneraient beaucoup à puiser davantage dans nos succès québécois, nos jeunes en seraient enrichis, plus heureux aussi. O.P.



HISTOIRE

Au Vieux Marché 2014, on a mis à l'honneur les nombreux médecins qui ont soigné les gens de St-Denis depuis 1752.

Plusieurs médecins se sont succédé à Saint-Denis dont quelques-uns très célèbres :

- Jean Lafond, de 1752 à 1776 ;
- Jean-Baptiste Dubé-Delorme, de 1774 à 1789 ;
- Antoine-Exupère Dormicour, de 1778 à 1809 ;
- Séraphin Cherrier, de 1792 à 1843 ;
- **Wolfréd Nelson, de 1812 à 1837 ;**
- Joseph-Hugues Mount, autour de 1829 à 1850 ;
- Olivier Chamard, vers 1830 à 1845 ;
- Prisque Morin, de 1837 à vers 1854 ;
- Hébert, près de 1850 à 1851 ;
- Steiger, près de 1854 à 1859 ;
- Annibal O'Leary, vers 1854 à 1855 ;
- Pierre Saint-Jean, vers 1854 à 1859 ;
- Benjamin- David Delisle, de 1856 à 1863 ;
- Henri-Adolphe Mignault, de 1859 à 1889 ;
- Hector Duvert, vers 1859 à 1862 ;
- Fortier, à peu près de 1859 à 1861 ;
- Tancrede Marchessault, de 1871 à 1875 ;
- Frédéric Guertin, de 1873 à 1904 ;
- Jean-Baptiste Desrosiers, de 1883 à 1893 ;
- Adolphe Mignault, de 1887 à 1889 ;
- **Jean-Baptiste Richard, de 1889 à 1945 ;**
- Zotique Auclair, en 1893 ;
- Hormisdas Picard, de 1896 à 1904 ;
- Philippe-A. Désilets, en 1903 ;
- George Marcotte, en 1904 ;
- Wilfrid Tétreau, de 1904 à 1925 ;
- Dr. Vadnais de 1926 à 1968 ;
- Joseph Gagnon de 1946 à 1961 ;

Il y eut aussi les docteurs Hébert, Bergeron, Desmarais, Rondeau. En 1973, **Laurent Marcoux** fonde le Centre médical que l'on connaît aujourd'hui, Alain Perreault exerce de 1975 à 1998, Daniel Pineault, Annie Laroche ainsi que Marie-Claude Dionne.

Yves Thériault met en scène dans son roman « Les vendeurs du temple » le Dr. Joseph Gagnon sous le nom de Dr. Pigeon.

Source : Allaire, *Histoire de Saint-Denis*, 1905.

Album souvenir de Saint-Denis-sur-Richelieu, 1740-1990.

15 AOÛT 2014, FÊTE DES ACADIENS

Les pionniers à Saint-Denis

De tous les malheureux frappés par la guerre de Cession, il n'y en a pas eu de plus éprouvé que les Acadiens. Leur seul nom éveille le souvenir du plus horrible attentat qui ait jamais été commis contre un peuple.

Passé un jour sous la domination étrangère, il s'est rendu coupable, aux yeux de ses nouveaux maîtres, de n'avoir pas apostasié sa religion, de n'avoir pas pu aussitôt changer sa langue et prendre en tout d'autres moeurs. De plus, il avait le tort de posséder de magnifiques propriétés conquises laborieusement sur la mer.

C'en fut assez pour déterminer les tyrans à décréter sa mort. Il sera donc exterminé. Et un matin, en 1755, les plus noirs projets trouvaient des brutes aux coeurs plus hideux encore pour les exécuter.

Les pacifiques et loyaux sujets, dont le pouvoir voulait la tête, étaient alors trahis, puis pourchassés et embarqués sans pitié pour des contrées lointaines, *le père et la mère séparés de leurs enfants, les frères de leurs soeurs, les époux l'un de l'autre*. Impossible d'imaginer une barbarie plus monstrueuse. Comme récompense de leur conduite, dès avant le départ des exilés les bourreaux s'étaient partagé les biens de leurs victimes.

Quand la bourrasque fut apaisée, des dix-huit mille personnes traquées partout, cinq mille gémissaient pêle-mêle sur les rivages des États-Unis depuis Boston jusqu'à la Floride, cinq mille en Europe et huit mille cachées dans les bois de l'Acadie.

Onze ans plus tard, six mille d'entre elles étaient mortes de misère, quatre mille étaient en service sur les terres qu'on leur avait volées, quatre mille végétaient en France, deux mille cinq cents s'étaient réfugiées dans la province de Québec et les quinze cents autres s'étaient résignés à finir leurs jours aux États-Unis.

Le sort le moins rigoureux a été pour ceux qui ont pu atteindre les bords du Saint-Laurent. Mais ils y arrivaient dénués de tout. La charité eut beau être prévenante, elle ne leur a jamais fait oublier la patrie perdue. Jusqu'à la fin, ils ont pleuré sur nos rives au souvenir de leur Acadie.

Cependant ils reprirent courageusement la hache du pionnier et beaucoup reconstituèrent pour leur descendance les éléments d'une prospérité enviable.

Treize d'entre eux établirent leurs familles à Saint-Denis en 1767, et un autre les imita en 1775. Ils y furent d'abord journaliers, puis pour la plupart se fixèrent sur des terres obtenues en concession au quatrième rang, dont ils furent les défricheurs et les premiers habitants.



© Hier l'Acadie

Les Leblanc

La nombreuse famille des Leblanc est arrivée dans la paroisse en 1767 même, avec trois chefs : Jean, fondateur des Leblanc-Pitre; Joseph, fondateur des Leblanc-Cajetan, et un autre Joseph, fondateur des Leblanc sans sobriquet.

Leur postérité porte aujourd'hui uniformément le nom de Leblanc. Jean était marié avec Marie-Anne Landry et âgé de trente-deux ans, lorsque la tourmente le chassa de Port-Royal. Débarqué aux États-Unis avec son épouse, il n'en est venu à Saint-Denis que dans l'automne de 1767. Il avait alors quatre enfants tous nés en exil et non encore baptisés. Il y avait un garçon et trois filles. Probablement pour l'accomplissement de quelque voeu, tous ont ajouté à un autre prénom celui de Marie. Leur père s'étant fait concéder 3 par 40 arpents au quatrième rang en 1774, il y a vécu jusqu'à un âge avancé, malgré tous ses travaux et les contradictions subies.

C'est de cet Acadien que descendent entre autres François-Xavier Leblanc, marié en premier lien avec Léocadie Charron, et Toussaint. Leblanc, époux de Rosanna Bousquet.

Quant à Joseph Leblanc-Cajetan, plus âgé que le précédent, mais également de Port-Royal, il était marié avec Marguerite Bourgeois; de ses enfants un seul a pu survivre aux tribulations de l'exil. C'est l'ancêtre des quatre prêtres Leblanc, de Saint-Denis, et de Soeur Leblanc, des Soeurs Grises de Saint-Hyacinthe.

Le second Joseph Leblanc, venu en 1767, n'a plus de descendance dans la paroisse. Il était marié avec Cécile Benoit.

La famille de Jean Leblanc, fixée actuellement au village, n'est arrivée que plus tard de Saint-Ours, où elle s'était d'abord établie.

Le groupe Leblanc, en venant des États-Unis, avait probablement



© Hier l'Acadie



LA LONGUE ROUTE VERS SAINT-DENIS

eu pour compagnon de route Grégoire Bourgeois ainsi que son épouse Catherine Comeau et ses quatre enfants, dont les trois plus jeunes n'avaient pas encore reçu le baptême. Brisée par la fatigue, leur infortunée mère ne survécut guère. Déjà le 19 juin 1770, on lui fermait les yeux et son époux partait pour Nicolet. Quand deux des garçons cependant furent grands, ils revinrent réclamer leur part d'héritage au quatrième rang de Saint-Denis. (C'est par eux que la tige des Bourgeois a pu renaître dans la paroisse et s'y conserver jusqu'à nos jours).

Les Mignault

La famille Mignault, implantée à Saint-Denis le même automne que les Leblanc et que Bourgeois, a eu aussi son odyssée. Étienne Mignault et Madeleine Cormier étaient mariés depuis quelques années, lorsque le malheur s'est abattu sur leur patrie. Lui-même a été capturé et traîné jusqu'en Géorgie; quant à son épouse, elle a pu se cacher avec son bébé Jean-Basile dans la profondeur des bois voisins. Ne voyant plus, peu après, d'autre issue pour sortir de sa retraite que de s'en aller dans une contrée éloignée, la pauvre femme adopta le parti de se diriger vers Québec. Mais que de difficultés n'eut-elle pas à surmonter, que de chagrins à subir avant d'atteindre le but de son voyage entièrement effectué à pied; les privations et les lassitudes ne lui ont pas manqué. Et, dans la capitale, réduite aux horreurs de la famine, elle n'a pas eu d'alternative plus consolante que de partager l'état d'extrême gêne de ses hôtes.

Toutefois pendant qu'elle luttait tant bien que mal contre la mauvaise fortune, son mari tournait aussi son regard vers Québec. Hélas! Ils se rencontreront donc un jour! Quand Étienne, de son côté, se fut en effet orienté, il s'adjoignit entre autres compagnons un compatriote du nom de Comeau et se mit en marche vers le Saint-Laurent. L'ami, moins abattu, plus Roger Bontemps, avait son violon qu'il avait sauvé du naufrage et, aux différentes étapes de la route, il tâchait de dissiper les ennuis de la troupe. L'histoire ne dit pas qu'il réussissait, mais en tout cas chaque coucher de soleil laissait ce monde errant plus près de son bonheur.

Les retrouvailles

Enfin il pénétrait dans le château fort des Canadiens. Les premiers mots d'Étienne Mignault furent alors pour s'informer de sa femme et de ses enfants. S'il allait les retrouver en cet endroit! Voilà qu'effectivement on lui apprend qu'il vit dans la localité une dame Mignault,

originaire comme lui de l'Acadie. Puis les quelques détails de signalement qu'on lui fournit le font voler à la demeure de cette femme. Elle était penchée devant l'âtre, lorsqu'il entra. « *Quoi, Madeleine, lui dit-il, depuis que nous nous sommes quittés, tu n'as pas eu le temps de finir ta soupe* »! C'est ainsi que se retrouvaient les heureux époux d'autrefois. Peu après, en 1760, ils émigrèrent à Bécancour et, en 1767, à Saint-Denis, où ils eurent aussi leur terre du quatrième rang.



Ce sont les ancêtres de tous les Mignault de la paroisse, comprenant des prêtres, des religieuses, des notaires, des médecins, des chantres et le seigneur actuel de l'endroit. En même temps que les Acadiens précédents arrivaient leurs frères **les Bourque**, Pierre et Claude. Ils étaient mariés le premier avec Anne Richard et le second avec Marie Guibault. Tous deux ont pris aussi leurs concessions au quatrième rang. Pierre est l'ancêtre des Bourque vie actuels de la paroisse; quant à la descendance de Claude, il faut aller la chercher en partie à Saint-Ours.

Joseph Brun, célibataire de cinquante-quatre ans, s'échoua aussi à Saint-Denis dans l'automne de 1767; mais il était si épuisé qu'il ne s'y arrêta que pour mourir. C'est le 12 juillet suivant qu'il a rendu à Dieu son âme encore plus malade que son corps; il appartenait à une ancienne famille de Port-Royal.

Mais voyez-vous s'avancer cette vieille personne de quatre-vingt-trois ans, appuyée sur le bras d'un jeune homme de vingt-deux ans? C'est l'aïeule, conduite par son petit-fils dans la voie de l'exil. Ils se nomment Jean-Baptiste Brault et Marie Hébert, veuve de René Brault. Au lendemain de la tourmente, il ne leur était plus resté d'autres parents. Hélas! *La cruauté du bourreau n'avait pas plus épargné les cheveux blancs que les larmes de l'enfance*. Marie Hébert est décédée le 8 octobre 1778 à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans. Quant à Jean-Baptiste, il a épousé Marie Laviolette à Saint-Ours en 1771 et s'est établi dans la nouvelle petite Acadie du quatrième rang de Saint-Denis. Sa descendance dans la paroisse a disparu avec ses enfants.

Pierre et Marguerite **Robichaud**, cousins et époux, ont également fait partie de l'immigration de 1767 à Saint-Denis. Nés vers 1720 et mariés environ dix ans avant la dispersion, ils furent du nombre de ceux qui se sont acclimatés difficilement sur une plage étrangère. Eux aussi finirent par se fixer sur une des terres du quatrième rang. Leur postérité, dans la paroisse, comme celle de



LE QUATRIÈME RANG, UNE TERRE D'ACCUEIL.

Jean-Baptiste Brault, n'a pas dépassé la deuxième génération.

Étienne Roy et Marie-Anne Doiron, compatriotes des précédents, étaient respectivement âgés de vingt et de douze ans en 1755. À leur arrivée dans la paroisse en 1767, ils étaient de jeunes mariés, journaliers de leur profession. Plus tard ils ont pu s'acquérir une terre à l'Amyot.

Les Gaudette

Quant aux Gaudette, venus en grand nombre dans la province de Québec, ils se sont dispersés en y mettant le pied. Entre autres, Joseph s'est établi à Saint-Denis; Charles et Claude ont préféré Saint-Antoine. Il n'y a que les deux derniers qui aient aujourd'hui de la descendance dans la paroisse dyonisienne. Joseph, né en 1723 et marié avec Josephine Sinconnes, fut du groupe de 1767. Quant à Charles, originaire de Beauséjour, il est l'ancêtre d'Élie et de Toussaint; Claude l'est d'Amédée et de François. La terre qui, le 11 juin 1788, était concédée à son ancêtre, fils de Claude.

Pendant que sur l'invitation de M. de Contrecoeur se formait la colonie acadienne de Saint-Denis, Joseph Girouard défrichait à Saint-Ours avec son frère Pierre. Tous deux étaient, venus directement de leur patrie à Québec et, après avoir combattu sous les drapeaux de Montcalm et de Lévis, avaient opté en faveur de Saint-Ours.

Cependant ils songeaient combien ils se trouveraient isolés à cet endroit. Pourquoi n'iraient-ils pas plutôt, pensèrent-ils, se fixer au milieu des leurs dans la paroisse voisine? Pierre tint pour l'ancien chantier, mais Joseph céda à la tentation. Il s'acheta la terre déjà concédée près de l'intersection du quatrième rang avec la route Yamaska et en fit définitivement sa ferme.

C'est là qu'il est mort de la petite vérole, à l'âge de cinquante-six ans. Il était marié avec Anastasie Leblanc et est l'ancêtre de tous les **Girouard** anciens et présents de Saint-Denis. Jean-Marie Richard, trop jeune pour être de la prise de possession de 1767, vint néanmoins s'y adjoindre à l'âge de vingt et un ans, en 1775. Né un an seulement avant la grande dispersion, il ne se rappelait pas le pays perdu. Son père avait été alors saisi et jeté sans pitié dans le port de Philadelphie, aux États-Unis. Sa mère, de son côté, après avoir mis en sûreté ses objets les plus précieux, s'était enfuie dans la forêt avec ses enfants. Bientôt, elle y put constater avec peine, par l'installation d'un usurpateur sur sa ferme, que son éloignement s'imposait et elle s'enrôla dans une troupe de compatriotes en partance

pour la province de Québec. Tout le voyage s'effectua à pied, à travers les bois et le long des grèves, dans les circonstances les plus pénibles. *Ce qu'eurent à souffrir ces infortunés, il est plus facile de le concevoir que de l'exprimer.* La pauvre épouse, suivie de ses aînés et son bébé dans les bras, se coucha souvent épuisée sur le bord du sentier à peine, battu, sans avoir mangé. *Néanmoins après avoir vu bien des victimes marquer de leurs cadavres la route si longue et si difficile, elle entra à Québec.*

En cette ville va se répéter la touchante histoire d'Étienne Mignault. Pierre Richard, l'époux ravi, était à peine débarqué qu'il se tournait également du côté de la capitale canadienne, où il se rendit avec quelques compagnons comme lui à la recherche de leurs familles.

En arrivant aux portes de la vieille cité, il se demandait plus que jamais ce qui l'attendait, lorsqu'il aperçut près des fortifications de petits enfants, prenant leurs ébats. En dépit de leur maigreur, il les reconnaît pour les siens. Contenant alors son émotion, il s'approche d'eux, qui le prennent pour un étranger, et il leur demande des nouvelles de leur père. « *Notre père, répondent-ils, nous n'en avons plus; les méchants l'ont emporté bien loin.* » « *Et votre mère, où demeure-t-elle?* » « *Là-bas disent-ils en désignant du doigt une humble mesure du voisinage.* L'instant d'après, les dispersés de l'Acadie étaient dans les bras l'un de l'autre; mais la joie n'eut guère de durée.

La petite vérole sévissait en cette année au milieu de la misère et l'heureux père de la veille ne tarda pas à y succomber. La veuve alla dans la suite achever d'élever sa famille à Bécancour, où elle put reconstituer son foyer en convolant en

secondes noces avec un nommé Prince. C'est de là que Jean-Marie vint à Saint-Denis s'ouvrir une terre en haut du quatrième rang. Des deux mariages successifs de celui-ci avec Catherine Phaneuf et Angélique Chenette sont nés dix enfants : Madeleine; Charles; Jean-Baptiste, père de Victor et d'Étienne, celui-ci de Southbridge, Mass., E.-U. ; Joseph; Geneviève; Pierre, aïeul du Révérend Père Donat Richard; Basile; Jean-Marie, premier maître-chantre de Saint-Barnabé-sur-Yamaska; Michel, aïeul du Dr. Jean-Baptiste Richard, de Saint-Denis : et Noël. Les trois derniers fils sont de la seconde union. Leur père est mort au commencement de ce siècle.

Outre les Acadiens établis à Saint-Denis, deux autres familles de leurs compatriotes y ont eu aussi plus tard de leurs descendances, ce sont celles de **Bourdages en 1790 et de Thibodeau en 1802.**

Extrait du livre : Histoire de la paroisse de Saint-Denis-sur-Richelieu, l'abbé J. B. A. Allaire. 1905. L.C.

